

# Célébrations péruviennes

## L'art d'enterrer ses morts

par Céline Laly



crédit photo : DR

Pour un Péruvien, sombrer dans le désespoir après la mort d'un proche est une absurdité. Le récit vivant d'un jour ordinaire...

**U**n souffle doré nous pousse dans le dos, dans les rues poussiéreuses de Cartavio. Des volutes ensablées nous picotent les joues puis repartent dans un ballet dont le chorégraphe nous dépasse.

Aujourd'hui, cela fait 32 ans que le père de Gladys est mort. Cinq des enfants qui lui ont survécu et qui vivent encore au Pérou, ainsi que nombre de petits-enfants, conjoints, amis et personnes dont je n'ai réussi à me faire qu'une vision approximative du degré de relation avec la famille, traversent le village. C'est un joyeux brouhaha entrecoupé de sanglots qui s'engouffre bientôt dans le cimetière. Borys, une

sorte d'Orphée péruvien, se déplace de son pas lourd avec une chaîne hifi sur l'épaule, de quoi emplir les allées mortuaires de cumbias rythmées et de valse péruviennes aux racines afro. Veto et son fils, portés par le groupe, soutiennent du bout de leurs mains puissantes une caisse remplie de bouteilles de bière fraîches.

« Oyen, cuidado con las cheeeee-las! » (*Hé, ho, faites attention aux bièèèères!*), s'écrie Juana de sa poitrine imposante pendant que Luis et Mirko, 4 ans et 8 ans, détalent dans un nuage de sable.

Le troupeau arrive enfin devant la tombe de l'aïeul en titubant. La caisse de bières est lâchée par terre avec fracas. Et Gladys ouvre le bal de la douleur dans un cri à mi-chemin entre le hullement et le braillement. Je me raidis tandis que les larmes se déversent soudain sur les joues ridées, bombées, brunies ou toutes roses avec fortes manifestations sonores. L'équipée se regroupe (je n'ose pas dire se recueille). Gladys



crédit photos: D.R.

entonne de sa voix au cœur grave, un discours de commémoration sur un ton des plus officiels. « Compañeros, compañeras, amigos, amigas, hermanos y hermanas, familia, les agradezco por haber venido aquí, hoy, en este día de dolor » (*Camarades, amis, frères, sœurs, ma famille, je vous remercie d'être venus ici, aujourd'hui, en ce jour de douleur!*), et elle termine sa phrase dans un accent aigu qui résonne dans le cimetière et au-delà. Pendant ce temps, son mari Justiniano, souffle sur la seule fleur artificielle qui décore le petit casier faisant office de tombe, pour éparpiller le sable qui revient, obstinément, la recouvrir. L'océan pacifique est à vingt minutes de marche. Au loin, les vagues tournent et reviennent à la mer depuis des millénaires.

Ainsi réunis, qui assis sur les cagettes de bières, qui adossés sur une tombe voisine, on écoute Gladys parler sans formalisme excessif. Juana, sa sœur cadette, pleure avec force. Une dizaine d'enfants de tout âge joue à cache-cache entre les tombes en riant comme des singes, d'une façon qu'on décrirait comme peu respectueuse des morts, ici, en France. Et pourtant que savons-nous de la mort? Borys a baissé le volume de la musique et continue à scander le rythme de sa tête, quand d'un regard Gladys lui fait signe d'éteindre.

La prière peut commencer.

« Bueno, Justiniano, tu, di el Nuestro Padre... » (*Bon, Justiniano, dis le Notre Père...*)

- Y porque yo? (*Et pourquoi moi?*)

- Bueno, este, siempre buscando... ya, ya, después hablaremos » (*Ah celui-là, je vous jure, toujours à chercher... Bon, on parlera de ça plus tard... Bon, à toi alors, Borys...*), menace Gladys... « Bueno, tu entonces Borys... » (*Bon, à toi Boris alors...*)

- Yo?... Euh, Nuestro Padre... humhum... Santificado sea tu nombre... humhum...

pspsepsepsss... (*Moi? Euh... Notre Père... humhum... Que ton nom soit sanctifié... humhum... psepsepsss...*)

- Que cosa? Que buenos cristianos somos! » (*Comment? Ah, ça, nous sommes vraiment de bons chrétiens, hein!*), un rire cristallin la secoue... « Bueno, hasta acá no mas... » (*Bon, allez, c'est fini...*).

D'un revers de sa main d'homme, elle disperse ses larmes sur la terre et s'écrie: « Ya esta! A chupar! » (*C'est bon! On picole maintenant!*), déclenchant l'hilarité générale. D'un coup de dent, on ouvre une bouteille de bière. Borys pousse le volume de la musique à fond. Et puis un verre unique se remplit et se vide, passant de main en main, y compris celles de moins de cinq ans. Blagues, boutades et apostrophes se font écho. Et le groupe repart du cimetière, léger... Mais a-t-il vraiment été lourd à un moment?

Chacun de mes séjours au Pérou a été une leçon de vie pour moi. Les Péruviens n'ont pas peur de la mort. Ils n'ont pas peur de mourir, ils n'ont pas peur de voir leurs proches mourir. Quand la mort emporte une vie, la tristesse légitime est accueillie, vécue et transcendée. Chaque famille de défunt organise le jour même de l'enterrement un grand repas où une centaine de personnes ou plus sont conviées. L'alcool coule à flot et l'ambiance est festive. Ces célébrations alimentent la richesse de la vie sociale et permettent à la famille endeuillée de trouver du soutien et de marquer fortement un jour porteur d'émotions pour le reste de sa vie, fêté annuellement. Ce qui permet à la vie joyeuse de reflourir très vite. Sombrier dans le désespoir après la mort d'un proche est une absurdité, pour un Péruvien, et une offense à la vie encore présente. ■

**Ils n'ont pas peur de la mort.**



### PORTRAIT

Après des études à SciencesPo et à l'ESCP, Céline Laly part explorer le monde et tombe en amour du Pérou. Les scènes qu'elle vit l'inspirent et elle écrit des « chroniques du quotidien » dont certaines sont publiées sur son blog: [unmonderond.com](http://unmonderond.com). Elle découvre aussi un pays « dansant » qui nourrit sa passion du mouvement. Certifiée instructrice de Wutao, elle enseigne à Lyon.